

***damnatio memoriae* – la damnation de l'oubli**

Tout s'efface, tout s'absente

qu'on le désire ou non, les traces ne sont pas les objets mais leur signe futur,

elles ne sont que dérisoires fantômes, qu'il faudrait lire, interpréter – à partir desquels tenter de reconstruire ce qui fut...

avant même qu'elles ne disparaissent.

De nos ancêtres qui vécurent au Paléolithique, reste le sceau de leurs mains sur une paroi, quelques ossements parfois...

Qui furent-ils ?

Quelles caresses portaient ces mains, quand elles ne maniaient pas le silex finement taillé, quand elles ne peignaient pas - munies d'outils rudimentaires, d'os ou de bois, qui ne nous sont pas parvenus- les fresques de Chauvet ou d'Altamira?

Quels espoirs ont-ils imprimés avec ces marques d'ocre et de suie ? Ont-ils tenté, à travers l'espace des millénaires, de nous communiquer un peu de ce qu'ils furent ?

Tout s'efface, tout s'absente...

De toute la production littéraire et artistique de l'Antiquité, que reste-t-il ?

Des fragments de parchemin, parlant d'œuvres introuvables,

des restes de bronze, préservés sous la terre, ou au fond de la mer, et remontés chargés d'algues et de coraux,

des débris de marbre, les pierres de temples ou de palais, réutilisés dans d'autres ouvrages où se perd leur destination première.

Quelques fresques, que l'atmosphère délétère détruit plus sûrement que le temps, ainsi que le montre la séquence du *Roma* de Fellini, dans laquelle les ouvriers employés aux travaux du métro mettent à jour, par hasard, sculptures et fresques d'une ancienne villa, dans un site archéologique ignoré jusque-là.

Dans un rugissement de tempête et de poussière, l'air du présent s'engouffre dedans la galerie - un peuple de fantômes nous fixe et s'efface, sous la lumière des torches électriques, comme rongés par la lèpre du temps retrouvé, par l'effet de l'air qui les détruit au moment-même où on les retrouve, sous nos yeux hébétés de spectateurs impuissants.

Tout s'efface, tout s'absente...

Et le film même de Fellini, combien de temps survivra-t-il ?

Tant de pellicules ont brûlé depuis la naissance du cinéma, jusqu'aux années 50, disparaissant lorsque s'ouvrent les disques de métal qui contiennent les rubans souples des films-flammes, dont l'instable nitrate de cellulose explose quand on l'expose à l'atmosphère. Combien de trésors ainsi partis en flammèches ?

Et les nouveaux supports tout aussi instables, requièrent de lourdes technologies, sans cesse renouvelées, pour être lus... Et ces mots que j'écris, sur mon écran d'ordinateur ? Un faux mouvement, et tout s'efface

la pensée et sa trace,

en un instant

et je n'ai guère de mémoire.

Tout se brouille assez vite chez moi, et les noms, les visages flottent, flous, si bien que j'hésite parfois à nommer de crainte de me tromper.

Si je me souviens avec précision de certains lieux, la plupart s'évaporent – ou du moins, leur localisation géographique (de combien de photos se nourrit cet oubli !).

Ce n'est pas qu'ils disparaissent totalement : on pourrait dire qu'ils se cumulent – ne se distinguent les uns des autres que par quelque trait saillant, souvent un événement (là, j'avais trouvé tel livre – là, j'étais tombée dans la rivière... - là tu m'as dit « je t'aime » pour la première fois...)

mais dans ma mémoire, ils ont la consistance de la brume : tout s'effiloche, ressemble à autre chose et n'apparaît pas pour ce qu'il est.

Ma mémoire est comme une *sinopia* : je réécris des souvenirs à partir de traces presque entièrement gommées.

C'est une lutte sans fin, comme celle de la mer qui ronge le rivage et l'effrite peu à peu.

Peut-on vivre sans mémoire – celle-ci effacée comme jadis les bandelettes brunes sur lesquelles on enregistrait un son, qui pouvait disparaître d'une fausse manœuvre ?

J'ai longtemps pensé à cette faculté d'effacement des informations comme à un souci, une tare à dissimuler. Les mensonges polis proliféraient pour camoufler l'oubli – les stratégies pour me permettre de reconstruire assez de passé pour ramener tel nom sur les lèvres de l'interlocuteur, et m'en saisir comme si je m'en étais toujours souvenue.

Tout s'efface, tout s'absente, même la mémoire des êtres chers.

D'eux, c'est la voix qui la première s'estompe, et n'est plus que vague souvenir d'une inflexion, l'écho de quelques syllabes dénuées de sens mais marquées d'un accent singulier – « allo » - ta voix au téléphone, revient plus longtemps qu'avec d'autres mots, sans doute parce qu'il n'est pas brouillé par le souvenir d'une image, ou le contenu d'un sens – pure sonorité dont les seules vibrations portent la signature de l'être disparu, il résonne encore longtemps quand d'autres mots ont disparu.

Il arrive qu'une voix nouvelle fasse brièvement surgir l'ombre d'une silhouette... puis tout retombe.

On cherche parfois en soi la trace d'un sourire qui clignote encore un peu dans le miroir où on le guette,

et puis s'éteint.

Les rêves luttent aussi contre cette lente décomposition du souvenir –

quand le réel s'obscurcit,

quand tout

s'éteint

quand tout

s'eff

Marilyne Bertoncini (septembre 2019)